

« Il y a de l'espoir : le combat est encore possible »

Etat des lieux de la démocratie dans le monde à travers les parcours croisés de douze caricaturistes. Attention danger !

entretien

Tout est parti d'une belle amitié entre le cinéaste Radu Mihaileanu et Plantu, caricaturiste du journal *Le Monde*. Quand le caricaturiste lui parle de l'association Cartooning for Peace et de ses formidables dessinateurs, le réalisateur de *Va, vis et deviens*, *Le concert*, découvre de vrais personnages de cinéma et décide de faire un documentaire sur leur combat pour la démocratie. Avec la réalisatrice Stéphanie Valloatto, il vient à bout de tous les obstacles pour que vive ce film mettant en lumière le courage et l'engagement de ces hommes et de ces femmes dont les seules armes sont un crayon et de l'humour.

Votre film montre à quel point un homme ou une femme avec un crayon peut faire trembler un régime. Le cinéma peut-il avoir cette force ?

Absolument. Le cinéma n'a pas changé le cours de l'humanité mais il a le pouvoir de dénoncer et d'interroger. Le seul qui change le cours de l'histoire, c'est le peuple. Mais il peut être interrogé par un film qui crée un débat... Pour notre film, on voit que le débat se fait via internet ou lors des avant-premières. Les gens s'interrogent : Qu'est-ce que la démocratie ? Qu'est-ce que la liberté ? Pourquoi on se bat ?

En s'exposant dans ce film, les caricaturistes ne risquent-ils pas leur vie ?

On en a parlé avec chacun d'eux. C'était une question préalable avant même le tournage. L'un des

critères de choix des caricaturistes (après le talent, les thèmes abordés et la zone géopolitique) était de dire que leur visage allait être vu, que leurs propos allaient être relayés. Il y eut un refus en Chine. Les autres voulaient faire ce film car c'était un moyen de se proté-

ger. Le fait d'être connu et reconnu par l'opinion publique mondiale (surtout via le Festival de Cannes et sa montée des marches) devenait un atout. C'est plus compliqué d'éliminer un personnage public qu'un anonyme.

De plus, un caricaturiste, c'est une signature en bas d'un dessin. Ces gens travaillent dans l'ombre. On ne les voit jamais. Ce film permettait de mettre un visage et un nom sur une signature. Tous unanimement ont voulu témoigner dans ce film.

Pourquoi avoir intégré l'artiste chinois Pi San, auteur de vidéos d'animation ?

Impossible qu'un quart de la planète ne soit pas représenté et impossible que nous, nous ne soyons pas curieux de la réalité chinoise à travers le dessin. On a abordé plusieurs dessinateurs. Une a eu peur et a refusé. Or, il y a peu de caricaturistes en Chine ou peut-être que la censure est tellement forte qu'ils ne survivent pas. Le seul qui cadrait avec nos choix de courage et de jeunesse fut Pi San. Il apporte des éclairages extraordinaires et des propos incroyables qui nous parlent à tous. Aux jeunes Chinois qui lui demandent ce qu'on a le droit de faire et de ne pas faire, il répond : « Sans oser, comment le savoir. » C'est une leçon à la jeunesse mondiale.

Par lui, vous posez aussi un regard sur les nouveaux médias.

Effectivement, dans le film, on a deux jeunes qui ont explosé grâce à internet : au départ de Ben Ali, la Tunisienne Nadia Khiari qui était prof aux Beaux-Arts, est née

via Facebook avec ses dessins « Willis from Tunis ». Elle est indépendante. Les gens vont sur son compte Facebook pour voir ses

dessins. Le dessinateur chinois Pi San utilise internet pour ses films

d'animation. Ses vidéos ont été censurées, il les a remises sur le Net par un autre biais. Il dirige une société de 50 personnes. Il y a là une effervescence de jeunesse. Ils ne sont pas là pour se laisser

faire. La presse papier ne va pas très bien. De plus, elle est aux mains d'actionnaires multiples. Cer-

tains disent, comme l'Américain Danziger, que dès qu'il s'agit d'une caricature un peu « osée », ils ne peuvent plus la publier dans les journaux. Même dans « The New York Times ». Le seul territoire de liberté d'expression pour eux, c'est internet. Même pour des gens avec pignon sur rue. Donc, ça nous interroge, nous qui sommes nés avec la presse papier libre et indépendante.

Qu'est-ce qui vous a le plus étonné dans vos rencontres ?

Le Venezuela. En France, on idéalisait beaucoup Chavez. En allant sur le terrain, on voit que la société est divisée en deux clans qui se haïssent. La liberté, ça n'existe pas. Chavez maîtrisait tout. Rayma a subi des humiliations à cause de ses dessins. Ils ont divulgué sa photo en la traitant de pute, de lesbienne. Dès qu'elle sortait dans la rue, les gens l'agressaient.

On est tous des déprimés de la politique mondiale. Voir ce film et ces fantassins de la démocratie, cela donne espoir. Il y a encore des solutions. Le combat est encore possible. Ce film est là pour la jeunesse, pour leur dire de ne pas baisser les bras. Non à la fatalité. Les caricaturistes sont de vrais héros contemporains. Ils sont anonymes, pauvres, risquent leur vie tous les jours et nous disent que le combat joyeux à travers l'humour est encore possible. Ils nous donnent une leçon d'humilité extraordinaire.

Est-il aisé de produire un tel film ?

Pas trop au début. Puis tout s'est déclenché par la volonté de certaines personnes. C'est l'humain

qui a été le moteur. On n'a pu le faire qu'avec une famille de producteurs. Ce fut une aventure humaine avant tout.

A quel danger avez-vous été exposé ?

Il y en eut plein. On communiquait souvent par des Skype très courts. Pas question de mails pour ne pas attirer l'attention. Quand on faisait la demande de visa, on disait qu'on faisait un documentaire sur l'urbanisme. On déposait nos rushs le soir dans des ambassades pour qu'ils ne disparaissent pas. On faisait trois copies : une partait avec la valise diplomatique, une était avec nous, une troisième restait chez des amis sur place. On a été très discret. On travaillait en sous-marin. Surtout en Chine, on a souvent changé de « fixeur » pour nous guider, on a brouillé les pistes. Le fait d'avoir le grand artiste dissident Ai Weiwei, qui est sous surveillance, n'était pas du tout prévu. On avait notre propre pression pour garder un bon équilibre entre les différents protagonistes. On ne voulait pas que nos

propos soient détournés ou déformés.

Quelle fut l'importance d'être à Cannes ?

Cannes était le lieu idéal pour faire résonance. Car il est temps de dire que tout n'est pas perdu, qu'on peut peut-être encore avancer, voire gagner. Avec les douze caricaturistes venant des quatre coins du monde, symbole de la liberté d'expression, réunis en haut des marches. Chacun a déroulé un dessin qui dénonçait quelque chose de son pays.

Comment aviez-vous imaginé ce film ?

On voulait vivre au maximum avec ces caricaturistes pour rendre compte d'un état des lieux de la démocratie et de la liberté d'expression dans le monde. On voulait être en immersion avec eux pour observer leur quotidien, voir d'où ils puisent l'énergie de se battre, quelles sont leurs cibles au quotidien. Chacun dans son contexte sociogéopolitique. On voulait faire un film vivant. Presque une fiction avec des détails réels. Car ils sont roma-

nesques dans leur vie. On voulait permettre aux gens de s'identifier à eux.

Y a-t-il un espace sur terre où la démocratie n'est pas mise à mal ?

Non. Ça n'existe pas car c'est le propre de l'homme d'aller toujours plus loin dans la quête du pouvoir. La démocratie à 100 % n'existe pas et ce n'est pas grave tant qu'il y a des combattants, tant que chacun pense qu'on peut avancer dans la démocratie. Mais quand les combattants se raréfient, c'est inquiétant. Plantu le dit bien à la fin du film : « C'est la peur de l'autre qui fait peur ». On le voit aujourd'hui avec tout le communautarisme. Des peurs qu'on croyait oubliées resurgissent.

Que peut être l'après de ce film ?

Ce serait bien qu'il se balade dans les écoles et réveille. Ensuite qu'on l'oublie et que la vie reprenne ses droits. Que les jeunes mettent fin au communautarisme barbarisant et prennent le pouvoir pour la démocratie.

Propos recueillis par
ABRIELLE BRADIER